



La poupée malade.

retour du voyage en Orient, les dispositions de Lamartine étaient bien changées : il ne parlait plus de place ni d'éditeur, et cependant les *Poèmes de la Mer* étaient complètement écrits. Quand Joseph Autran remit le sujet sur le tapis :

« Bien... bien..., repartit l'homme célèbre, je n'ai pas le temps de m'occuper de votre ouvrage dans ce moment-ci ; mais un négociant, M. Rostand, doit m'expédier une caisse de patates : vous mettrez le manuscrit dans la caisse. »

La condition était tant soit peu désobligeante ; il faut, hélas ! que les débutants acceptent et mangent le pain de l'humiliation. On aurait pu écrire sur la boîte : « Légumes et poésies... mêlés. »

La caisse partit ; onques l'expéditeur n'en entendit parler. Deux mois, trois mois s'écoulèrent. A la fin, Joseph Autran perdit patience et se décida à demander des renseignements ; il écrivit à Mâcon et reçut quelques jours après la lettre suivante :

« MONSIEUR,

« Vous me demandez si je puis vous donner quelques renseignements sur un manuscrit que vous aviez envoyé à mon fils dans une caisse expédiée de Marseille.

« Cette caisse qui, je crois, contenait aussi des patates, est en effet parvenue à Saint-Point, mais elle n'y a pas été ouverte : mon fils, qui partait pour Paris le lendemain, l'a emportée avec lui.

« Agréez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

« LAMARTINE père. »

Et dire que la caisse de patates contenait les belles strophes que voici, et qu'elles faillirent être perdues à jamais, — les strophes, pas les patates :

O flots ! de votre voix profonde, intarissable,
Bercez un vieil ami revenu de si loin !
Donnez-lui, donnez-lui, dans sa couche de sable,
Cette heure de sommeil dont il a tant besoin...

Ah ! sur tant de débris lorsque la vague roule,
De Carthage et de Tyr quand rien n'a survécu,
Quand Venise aujourd'hui pierre à pierre s'écroule,
L'homme se plaindrait-il d'être à son tour vaincu ?

Non, mais pleurant sitôt sa jeunesse ravie,
A la grève il s'assied, morne et seul au retour,
Et vous admire, ô flots, avec un œil d'envie,
Vous, après six mille ans, beaux comme au premier
[jour !

Joseph Autran a chanté les plus belles choses qu'il y ait au monde, les océans, les montagnes, les champs, les forêts ; il a aimé d'une affection égale les beautés de la nature et les trésors de l'esprit. C'est l'esprit qui domine dans l'ouvrage posthume que M^{me} Autran vient de publier avec un soin pieux.

Quelle est l'idée du livre ? Celle-ci : que l'histoire se présente sous des aspects majestueux ; mais que, dans la réalité, les faits ont eu presque toujours un côté plaisant, ou, si l'on veut, moins austère. Ainsi, chacun sait que Henri IV se mettait à genoux pour permettre à ses héritiers de lui monter sur le dos et qu'il était surpris dans cette position par l'ambassadeur d'Espagne. Rien de moins grave que cette anecdote.

Du reste, la tendance actuelle est de rechercher dans l'histoire l'incident pittoresque plutôt que la vue d'ensemble. Bossuet planait, M. Taine fouille ; il y a dans les deux méthodes des avantages et des inconvénients. L'ancienne manière généralisait trop peut-être ; le nouveau système court risque de prendre la partie pour le tout et de reconstruire un prétendu mastodonte avec la dent d'un simple cheval.

Quoi qu'il en soit, Joseph Autran, converti, sur la fin de sa vie, aux procédés analytiques, a déployé dans la *Comédie de l'Histoire* les qualités aimables que nous connaissions déjà, de l'*humour*, une ironie qui ne blesse point, une ingénieuse correction de style, beaucoup d'agrément et de savoir. Nous nous permettrons de douter que, par le temps qui court, il y ait énormément de livres auxquels on puisse adresser de semblables éloges.

DANIEL BERNARD.

LE COMMISSIONNAIRE

« Le commissionnaire du quartier, écrivait Jules Janin, il y a plus de vingt-cinq ans, c'est votre domestique à vous, mon domestique à moi, notre domestique à nous tous. »

Connaissant à fond son dix-huitième siècle, J. Janin pensait sans doute, en traçant ces lignes, à une piquantesérie d'eaux-fortes, dues à Saint-Aubin, et portant ce titre : *Mes gens, ou les commissionnaires ultramontains, au service de qui veut les payer.*

Or, parmi ces types parisiens, nous choisissons et nous présentons ici à nos lecteurs le *Commissionnaire*, un jeune Savoyard, dans son pittoresque costume de montagnard, s'essayant de loin aux modes de la grande ville ; le chapeau lampion est une coiffure de citadin, tandis que les grandes guêtres de toile bise, assez négligemment attachées au-dessous du genou, et le long gilet boutonné à la diable sentent leur rustique d'une lieue. Sa sellette passée au bras droit, il tend de la main gauche une lettre cachotée : c'est une manière de concurrence à la petite poste d'alors, dont on déplorait la lenteur dans le service et les trop intermittentes levées.

« Les Savoyards, écrivait Mercier, en 1782, sont ramoneurs, commissionnaires et forment dans Paris une espèce de confédération qui a ses lois. Les plus âgés

ont droit d'inspection sur les plus jeunes : y a des punitions contre ceux qui se dérangent.

« Ils épargnent sur le simple nécessaire pour envoyer chaque année à leurs pauvres parents. Ces modèles de l'amour filial se trouvent sous les haillons...

« L'établissement de la petite poste a fait tort aux Savoyards. Ils sont moins nombreux aujourd'hui, mais ils se distinguent toujours par l'amour de leur patrie et de leurs parents.

« Ces Allobroges ne se bornent pas à être commissionnaires ou ramoneurs. Les uns portent une vielle entre leurs bras et l'accompagnent d'une voix nasale. D'autres ont une boîte à marmotte pour tout trésor. Ceux-ci promènent la lanterne magique sur leur dos et l'annoncent le soir, au moyen d'un orgue nocturne, dont les sons deviennent plus agréables et plus touchants parmi le silence et les ténèbres. »

Les commissionnaires savoyards cumulaient : montreurs de lanterne magique le soir, une partie du jour ils étaient décrotteurs au coin des rues et principalement sur les ponts, endroits toujours très fréquentés à toutes les époques ; notamment le Pont-Neuf, cette grande artère du vieux Paris et encore même du nouveau.

« On a beau marcher sur la pointe du pied, dit Mercier, l'adresse et la vigilance ne garantissent point des éclaboussures. Souvent même le balai qui nettoie le pavé fait jaillir des mouches sur un bas blanc. L'utile décrotteur vous tend, au coin de chaque rue, une brosse officieuse, une main prompte ; il vous met en état de vous présenter chez les hommes en place et chez les dames ; car on passera bien avec l'habit un peu rayé, le linge commun, le mince accommodage, mais il ne faut pas arriver crotté, fût-on poète.

« C'est sur le Pont-Neuf qu'est la grande manufacture ; on y est mieux décrotté, on y est plus à son aise, et les voitures qui défilent sans cesse n'interrompent point l'ouvrage...

« S'il pleut ou si le soleil est ardent, on vous mettra un parasol à la main, et vous conserverez votre frisure poudrée, agrément que vous préférez encore à la chaussure.

« Les honoraires de la brosse sont fixés. Point de fraude, point de monopole chez ces Savoyards. De temps immémorial, dans toutes les saisons, quelles que soient les variations des comestibles ou lehaussement des monnaies, on paye invariablement *deux liards* pour se faire ôter la crotte des bas et des souliers. »

Deux liards ! voilà qui nous repousse bien loin. On voit que ces lignes n'ont pas été écrites hier. Mais, où est aujourd'hui ce commissionnaire, Protée de la Savoie ?

Autant vaudrait demander avec le vieux poète :

Où sont donc les neiges
[d'antan ?

CH. BARTHÉLEMY.



Le commissionnaire d'autrefois.

RENÉ F. SAINT-MAUR

NÉ A PAU LE 29 JANVIER
1856, DÉCÉDÉ LE 13 MARS
1879.

(Voir pages 228, 269, 277,
300, 316, 325 et 340.)

VI

LES DERNIERS JOURS

Dieu lui réservait pour ses derniers jours des consolations, dont quelques-unes augustes, qui allaient exciter l'allégresse de son âme.

Tout ce que l'amitié chrétienne peut apporter

de force au mourant, lui était providentiellement offert. Un vice-président de la Conférence Olivaint, M. R. S..., eut une pieuse pensée et fit une bonne action le jour où il suivit l'inspiration de son cœur, et adressa un souvenir à René, au nom de la Conférence. Ses vers, nobles et beaux, traduisaient avec fidélité les sentiments de tous et, dans cette chambre de Pau dont s'approchait la mort, ce fut une grande fête quand parvint ce salut de Paris, fleur d'amitié qui embauma le cœur de René, appui qui lui venait de loin pour le soutenir à la dernière heure !

Dès qu'il put trouver la force de répondre, René le fit en termes émus :

« Cher poète et, si vous le voulez bien, cher ami,

« Je ne saurais vous dire combien j'ai été touché des beaux vers que vous m'avez fait le grand honneur et la grande charité de m'adresser, au nom de notre chère Conférence Olivaint. Dignes d'elle et de vous, je suis